

### **« Que se passe-t-il ? Aujourd'hui, grand silence sur la terre »**

Aujourd'hui, grand silence sur la terre. Silence dans les rues de nos villes, silence sur les places de nos villages, silence sous les préaux de nos écoles, silence dans les allées de nos cimetières, à peine troublé par l'ombre d'un cortège famélique. L'Ecclésiaste avait entraperçu ce printemps silencieux : « L'amandier est en fleurs, (...) lorsque l'homme s'en va vers sa maison d'éternité, et que les pleureurs sont déjà au coin de la rue ; avant que le fil d'argent se détache, que la lampe d'or se brise, que la cruche se casse à la fontaine, que la poulie se fende sur le puits ; et que la poussière retourne à la terre comme elle en vint, et le souffle de vie, à Dieu qui l'a donné. » Oui, aujourd'hui, les cerisiers sont en fleurs dans nos jardins mais les pleureurs ne sortent plus. Le fil d'argent serait-il brisé ?

### **« Que se passe-t-il ? Aujourd'hui, grand silence sur la terre »**

Et si, en ces temps de confinement, nous devrions, sérieusement, une fois, relire Épiphanie, et plus largement toute la liturgie du samedi saint dont le sermon d'Épiphanie conclut la première leçon de vigiles. Un samedi saint d'ailleurs moins aliturgique qu'a-eucharistique. Le seul jour de l'année. Même la veille, la messe n'est pas célébrée mais, bonne fille, la liturgie concède aux croyants la communion aux Présanctifiés. Pour les croyants que nous essayons d'être, le samedi saint peut être une ressource spirituelle en ces temps de silence et où tant de pasteurs souvent touchants de zèle essaient de fournir à leurs ouailles des ersatz d'eucharisties, par réseaux sociaux et autres moyens numériques interposés.

Vivre ce carême atypique comme un long samedi saint. Car le samedi saint n'est pas un entre-deux, une sorte de blanc entre l'intensité dramatique du vendredi saint et le retour de la joie dans la nuit de Pâques. Le samedi saint n'est pas une parenthèse, tellement vide qu'on n'y célèbre pas l'eucharistie, « Dieu est mort », pas plus que le vendredi saint ne serait l'anniversaire de la mort de Jésus et Pâques celui de sa résurrection. La liturgie ne fonctionne pas ainsi, elle ne saucissonne pas le Mystère. Les pères du mouvement liturgique, les Odo Casel et autres Louis Bouyer, nous l'ont magistralement rappelé : la liturgie tout au long de l'année, nous donne l'Unique Mystère, le Mystère de Dieu révélé en Christ, révélé dans la Pâque du Christ sous différents points de vue. Un peu comme lorsque Cézanne, peintre métaphysique s'il en est, pour nous aider à saisir, ou à nous laisser saisir par le mystère interne, tellurique, de la Sainte Victoire, nous la donnait par plans successifs : la face ouest puissamment plissée, la face sud abrupte et minérale, la face nord ourlée de chênes verts. Le vendredi saint, l'unique mystère de la mort et de la résurrection du Christ nous est donné depuis le « point de vue » du pied de la Croix, le samedi soir, il nous est donné « en mystère », c'est-à-dire in via dans le clair-obscur des sacrements de Pâques, le dimanche dans la clarté cristalline du matin de la résurrection.

Et le samedi, ce samedi qu'Épiphanie qualifie de grand et de saint, d'où contemplons-nous le Mystère ? Si on suit Épiphanie, c'est du plus profond des enfers, ces enfers qui n'ont pas grand-chose à voir avec l'enfer, celui des diables lubriques et des joyeuses fournaies des tympanes de nos cathédrales, qu'il nous est donné de le contempler. Ou d'accompagner le Nouvel Adam qui s'avance vers Adam et Ève captifs, « muni de sa croix, l'arme de sa victoire » pour les délivrer. Le dialogue est inoubliable. Adam : Mon Seigneur avec nous tous ! Le Christ : Et avec ton esprit. Puis, le prenant par la main, il le relève en disant : « Éveille-toi, ô toi qui dors, relève-toi d'entre les morts, et le Christ t'illuminera ! » C'est là, au plus profond des enfers que le jeune Adam vient rencontrer son vieil ancêtre. Pour l'arracher à la ténèbre et l'entraîner avec lui, et tous ses descendants avec lui, dans son corps de lumière et de vie. De haut en bas, puis de bas, du plus bas au plus haut, comme quand on plonge un nouveau-né dans la piscine baptismale pour l'en arracher, ruisselant de vie nouvelle !

### **« Que se passe-t-il ? Aujourd'hui, grand silence sur la terre »**

Ce qui se passe est caché mais en même temps décisif, c'est l'œuvre souterraine, fondamentale, radicale du salut. Le seul combat qui compte, la seule victoire qui vaille, et que le Christ remporte, tout en bas, dans le silence.

**Que se passe-t-il ?** Ces jours sont des jours de grand silence sur la terre. Il est possible que le grand et saint samedi nous aide à les vivre comme il se doit, en profondeur, y compris dans l'absence, douloureuse du rassemblement eucharistique, sans qu'il fût nécessaire d'y suppléer de manière quasi compulsive par des prouesses technologiques... à la limite de la supercherie : faire corps sans corps, communier sans communion, être présent en étant absent...

« Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps. » Le grand et saint samedi nous apprend à goûter, dans le creux de son absence, à une présence qui pour être cachée n'en est pas moins réelle et radicale, à la racine. Il nous suffit alors de nous laisser porter par la dynamique des offices de ce jour si particulier. Les Vigiles résonnent comme un long appel à la confiance. Dans la nuit. « En toute paix, je me couche et je m'endors, car tu me donnes de vivre Seigneur dans la confiance » (Antienne du psaume 4), « sur nous Seigneur que s'illumine ton visage ». La confiance est l'autre nom de la foi : la foi que finit par balbutier le psalmiste : « Tu ne peux m'abandonner à la mort, ni laisser ton ami voir la corruption » (Ant Ps 15, 10), et déjà, mais en bas les prémices de la victoire, cachée : « Élevez-vous, portes éternelles, qu'il entre le Roi de gloire » (Ant Ps 23, 7).

**Que se passe-t-il ?** Ce qui peut se passer se passe au-dedans, au plus profond, au plus sombre, au plus blessé, au plus corrompu peut-être de nos cœurs, c'est jusque-là que le jeune Adam veut descendre, pour oxygéner ces zones virosées, pour remplir de Son Esprit les poumons ankylosés de nos existences. Pour nous sauver. Exactement comme les infirmières et les médecins combattent pour arracher les malades à l'étouffement dans les salles surpeuplées de nos hôpitaux.

Les laudes du samedi sont le temps des pleurs et des cris : « L'innocent a été mis à mort ; pleurez sur lui comme on pleure sur un fils unique », puis « Des puissances de la mort, délivre-moi, Seigneur » et au Benedictus résonne, puissamment unanime, le cri de tout un peuple : « Viens à notre secours, ô notre Dieu ! » Il faudrait citer l'intégralité des psaumes et des cantiques de ce matin sans aurore pour saisir combien la communion dans l'intercession, avec ceux qui crient dans la nuit des hôpitaux ou des Ephad est probablement au moins aussi profonde que la communion cathodique devant l'écran de son ordinateur derrière lequel un bon père enchasublé s'époumone en incantations pour faire croire que la communion se décrete. Les psaumes sont justes, parfaitement ajustés, car ils sont paroles humaines, vraies, sans fards assumées en paroles de Dieu. Les théologiens et, bien sûr les priants le savent au moins depuis Augustin, voire avant bien sûr pour le grand Priant : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Le soir, à Vêpres, la paix de la nuit « En toute paix, je me couche et m'endors » revient, déjà grosse des lueurs de l'autre nuit, la grande, la belle, la sainte nuit de Pâques : « Brillez déjà, lueurs de Pâques, scintillez au jour de demain ». Puis vient l'intercession, magnifique en ces temps de crise qui n'épargne pas l'Église, depuis de longs mois : « Engendre, purifie, sanctifie ton Église ». Qui en a tant besoin.

Oui chers amis, peut-être pourrions-nous vivre ce temps comme un long, un beau, un grand samedi saint. Découvrir que l'absence, le manque, jusqu'au manque eucharistique, tellement étrange, tellement rude pour les catholiques que nous sommes, peut révéler, en creux, la présence agissante de Celui qui ne dort jamais, qui travaille sans cesse. Confiné, mais actif au plus infecté de nos cœurs. En bas, tout en bas, tout au fond ! Découvrir aussi, comme le peuple juif en Exil que plus que l'eucharistie, pourtant si importante, si vitale, si nécessaire, ce que nos pères médiévaux appelaient la res du sacrement, la charité, est in fine plus importante que la matérialité du sacrement. Redécouvrir que la res, la charité, la belle et bonne charité si chère à Péguy (qui ne pouvait pas communier) demeure toujours accessible, jamais confinée. Mais c'est une autre histoire.

Vivre, dans l'intériorité et la charité ce long samedi jusqu'au jour dont la venue est aussi certaine et lumineuse qu'une belle aurore pascale, jusqu'au jour d'étreintes peut-être plus humaines que le jour d'avant, jusqu'au jour d'assemblées véritablement eucharistiques où, peut-être, nous ferons un peu moins semblant de faire corps, jusqu'au jour où le printemps sera, enfin, débarrassé de quelques-uns de ses miasmes qui nous empoisonnent la vie, depuis beaucoup plus longtemps que cette saleté de virus !

